

Chez M. Grévy

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 23

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fû dâi z'artilleu. Et po lo banquie! cein fâ on bio « point finat » âo bet d'on discou. Adon, vo pâodê peinsâ se y'avâi dâo dzouïo et dè l'eintrein per lé d'amont. Tandî lo né, y'avâi danse, coumeint dè justo, et eiliâo que ne dansivont pas, travaillivont per dèzo la cantine à fêrê chetsi cauquiès dâovès dâo bossaton âo carbatier, quand su lo matin, m'einlêvine s'on ne senê pas âo fû. Ma fâi, lè vouaiquie ti ein bizebille perquie: Lè pompiers traçont queri lâo pliaquès et tsandzi d'haillons; eiliâo que dévèsont fourni lè tsévau po la pompa lè vont eimborrellâ, et lè z'autro, avoué lè fennès et lè z'einfants, s'einvont su on cret po mi vairê lo fû, kâ y'avâi 'na rude lueu, et que ne calâvê pas, bin lo contréro. Quand bourlê cauquiê pâ, s'agit pas dè mouzi, faut s'épliâiti; assebin, tsacon eut couâite dè s'allâ preparâ, kâ ne poivont portant pas allâ âo fû ein hailons d'abâyi.

Quand lè tsévau dè la pompa arreviront, on ne vayâi pas onco bin bé, kâ fasâi onco prâo né, et lè lulus que lè z'amenâvont, qu'étiot on bocon einniollâ, tràovont lo temon tot pret, avoué lè z'accoulaïrons et lè maillons, et lâi appliyont lâo bites, après quiet chàotont su lè tsévau et lè vouaiquie ventre à terre contre Lozena sein atteindrê lè pompiers, que duront traci stu iadzo sein montâ su la pompa.

Lo fû étâi ein Marthérâi; assebin, arrevâ vai l'Or, noutrê pompiers s'arrêtoent po sè mettrê à la fila dâi pompès et po dépliâi lè boués; mâ... diabe t'einlêvâi pi!... c'étâi lo canon que l'aviont amenâ avau. L'aviont étâ tant accouâiti, tsacon po son compto, que nion n'avâi sondzi à sailli la pompa, et l'aviont, sein fêrê atteinchon, appliyi lè tsévau à la pice dè canon.

Ma fâi, vo peinsâ bin que n'ïavâi pas moïan dè fêrê servi onna pice dè quatre po 'na seringâ; assebin duront retraci amont po queri la vretablia pompa; ma tandî cé teimps on avâi détient lo fû, et quand rarreviront, l'étâi trào tard: la municipalità dè Lozena avâi dza délivrâ lè bons.

Chez M. Grévy.

La crise ministérielle à laquelle nous venons d'assister, et qui a fait défiler tant d'hommes politiques dans le cabinet du président de la République française, a attiré les regards du public sur l'Elysée, où M. Grévy va reprendre sa vie habituelle et tranquille, et où nous allons introduire nos lecteurs pendant quelques instants.

Été comme hiver, M. Jules Grévy se lève à huit heures, chausse ses pantoufles, endosse un veston, couvre sa tête d'un bonnet de velours, et descend au jardin où l'attend son canard *Bébé*.

A neuf heures, il s'éloigne de la mare et se rend dans son cabinet. C'est une immense pièce du rez-de-chaussée, tendue de tapisseries des Gobelins. Les hautes fenêtres donnent sur le jardin, et M. Grévy peut suivre du regard les ébats de son canard favori. Mollement enfoncé dans un large fauteuil, il prend, sur la grande table où ils sont posés en tas, les journaux de toute opinion et de toute nuance; il les parcourt un peu au hasard de la cueillette, lisant articles et informations.

A neuf heures et demie, la porte s'ouvre: Mme Grévy,

debout sur le seuil, fait un signe, et le président se lève, prend un panier et la suit. Ils traversent le jardin, en devisant, dirigent contre le poulailler une expédition fructueuse et reviennent chargés de dépouilles opimes.

De dix heures à midi, M. Grévy parcourt sa correspondance, lit les dépêches, donne ses instructions et s'entretient avec son gendre des affaires de l'Etat.

Les visiteurs deviennent chaque jour de plus en plus rares; on sait que M. Grévy n'aime pas les importuns. Au début de sa présidence, sénateurs, députés, politiciens de toute provenance avaient continuellement accès auprès de sa personne, et tous vantaient sa bienveillance et sa bonne grâce, le charme de sa conversation, sa familiarité, sa finesse et aussi son penchant à l'épigramme. Il n'a pas son pareil pour vous déshabiller un homme en trois mots qui ont l'air d'un compliment. Aujourd'hui, la porte du cabinet s'ouvre moins facilement; l'homme grave qu'elle protège se montre plus réservé dans ses propos, et ses entretiens se réduisent généralement à des politesses monosyllabiques. Cependant, il reçoit encore, de temps à autre, MM. Jules Simon, Devès, Bardoux, Pierre Baragnon, Duclerc, Chiris, et, dans la soirée, M. de Freycinet, lorsqu'il n'est pas ministre. Les ministres se réunissent ordinairement à l'Elysée le mardi et le samedi. Ces jours-là, à dix heures sonnant, M. Grévy, grave et ponctuel, pénètre dans la salle du conseil. Plus longue que large, assez étroite, cette salle à pour tout mobilier une table oblongue recouverte du classique tapis vert, onze chaises et un fauteuil de cuir. Des codes, les annales parlementaires, les règlements des chambres traînent un peu partout, sur la table, sur les meubles et jusque sur la cheminée à la lourde pendule Empire, flanquée de candélabres en bronze. Aux murs, quelques portraits: Pie IX, les empereurs d'Autriche, de Russie et d'Allemagne, Victor-Emmanuel, le roi des Belges, la reine Isabelle et la reine Victoria. Le président assiste aux débats, mais sans les diriger, sans y prendre une part bien active. Il écoute et pose parfois une question; s'il risque une observation, c'est avec le laconisme et le ton d'un sceptique qui n'ignore point que le siège est fait. Presque toujours, il laisse parler ses ministres sans les interrompre; mais il se décide à dire: « Je crois qu'il serait sage de ne point procéder ainsi », ou bien encore: « Prenez garde, vous avez peut-être tort de faire cela », tenez pour certain que le cabinet est en passe de commettre quelque grosse sottise. D'ailleurs, il n'insiste pas et ne réplique jamais ou presque jamais; il se borne à hocher doucement la tête, comme pour donner à entendre qu'il n'est point convaincu.

A midi moins cinq, le président renvoie ses ministres; c'est l'heure du déjeuner. La famille l'attend dans la salle à manger du premier étage, et M. Grévy fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux; c'est un gourmet doué d'un appétit de chasseur.

Après un séjour plus ou moins prolongé à la bibliothèque, et une nouvelle visite à son canard favori, le président fait atteler. Mme Grévy et Mme Wilson l'accompagnent au Bois ou se rendent chez quelques amies.

M. Grévy s'est installé dans les grands appartements du palais, dont sa fille et son gendre occupent l'aile droite.

M. Wilson est auprès du président de la République comme un coadjuteur discret qui conduit tout, mais en conservant à son évêque l'entière apparence du pouvoir. Il est le bras droit de M. Grévy, mais il s'en défend; il dirige les pièces sur l'échiquier, mais il cache soigneusement la main qui les pousse. M. Grévy s'accroche à merveille de ce régime; il adore son gendre et, dans sa sollicitude, l'a logé tout près de lui, sous sa main, à portée de sa voix.

Le soir M. Grévy reste auprès de sa famille, entouré de

sa femme, de sa fille, de ses petits-enfants et de ses frères, dont il apprécie les qualités tout en leur reprochant de manquer d'entrain. Dans leur compagnie, il regrette ce boute-en-train de Duhamel, qui savait si bien animer une partie de billard. Jouant juste assez bien pour rendre la victoire glorieuse, il n'était point assez habile pour vaincre. Aux échecs, toujours battu et toujours content, poussant l'habileté jusqu'à gagner de temps à autre une partie pour donner plus de prix à ses défaites. Ce temps n'est plus ; et lorsque Albert manque un carambolage, lorsque quelque partenaire commet un raccroc, le président pousse un soupir et murmure mélancoliquement un nom qu'il n'ose pas achever.

GRÈVE D'AMOUR

Exquises et charmantes, les jeunes filles de Newton, dans le New-Jersey ! Savez-vous ce qu'elles ont fait, ces aimables Américaines ? Elles se sont mises en tête de régénérer... les jeunes gens. Comment cela ? En prenant l'engagement implacable et collectif de repousser les avances de tout homme faisant le moindre usage de liqueur ou de tabac. C'est tout bonnement une grève d'amour qui s'en ira, espérons-le, en fumée.

Cependant cent jeunes filles se sont constituées en « Société régénératrice » et ont prêté serment comme une seule main. Pas de milieu. C'est à choisir entre une absinthe et une épouse, une cigarette et un cœur. Plus de madère, plus de londrés, ou le châtiment cruel du célibat !

Tout d'abord les jeunes Newtonnais ont fait mine de se soumettre, ne fumant plus qu'en cachette comme de simples « potaches, » sirotant à huis-clos un verre de fine champagne et passant le reste du temps à se rincer la bouche.

Mais la « Société régénératrice, » grâce à ses agents secrets, sait tout, voit tout, note tout, et plus d'un prétendant s'est vu éconduit sévèrement parce que, tel jour, à telle heure, il avait savouré un manille ou dégusté un verre de curacao.

Tant de rigueur devait amener une révolution. Un beau jour, les jeunes Newtonnais montent sur leurs grands chevaux et sortent de la ville. Ils sont quarante. Où vont-ils ? Se marier. Ils s'acheminent gaiement vers d'autres villes à la conquête de jeunes filles plus tolérantes.

Réussite complète. Ils sont partis quarante, ils reviennent quatre-vingts. Quel triomphe pour les rebelles et quelle humiliation pour les sociétaires assistant, derrière leurs jalousies, à ce défilé gouailleur ! Chaque Newtonnais passe avec sa jeune femme au bras, la cigarette ou le cigare aux lèvres, dans un tourbillon de fumée impertinente. Les femmes elles-mêmes fument coquettement des cigarettes parfumées ou de petites pipes en roseau. Les cafés et les brasseries sont pavoisés, les bureaux de tabac ont illuminé. Dans les rues, ce sont des nuages de tabac qui flottent, tourbillonnent et se balancent dans l'air. Les cheminées sont vaincues et l'on croirait entendre tousser les statues de la ville...

La persécution fait le triomphe, comme la foi engendre la vie. Loin de succomber sous ce coup formidable, la « Société régénératrice » se recueille,

se propage, s'étend, envahit tout le New-Jersey, qui sera bientôt le pays classique des célibataires, comme l'Afrique est le pays des autruches. Toute demande en mariage entachée de liqueur ou de tabac est impitoyablement repoussée.

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous demander votre main. Je suis jeune et riche et je vous aime !

— Veuillez le répéter plus bas et plus près.

— Je vous aime !

— Mon Dieu ! comme vous sentez l'anisette et le régalia !... Allez, monsieur, allez vous faire épouser ailleurs !

Dans la situation gênante qui leur est faite, les jeunes gens du New-Jersey ont pris une décision aussi simple que radicale. Ils viennent de lancer sur la vieille Europe, notamment en France, une escouade d'agents habiles, avec la délicate mission de recruter des épouses.

Allons, mesdemoiselles ! vous toutes que le célibat désole, qui risquez de coiffer à jamais cette capote hideuse qui se nomme le bonnet de sainte Catherine, espérez, partez, aimez ! En route pour le New-Jersey ! Prenez vos billets ; le guichet est ouvert et le navire attend.

(*Courrier de l'Europe.*) FULBERT-DUMONTEIL.

A la Chaux-de-fonds, comme dans plusieurs autres localités, l'essai des pompes à incendie a lieu le jour de l'Ascension. Cette circonstance a donné lieu à un joli mot d'enfant rapporté par un journal de Neuchâtel. La veille de l'Ascension, on demandait à une jeune fille si elle avait beaucoup de devoirs à préparer.

— Pas pour demain, répond l'enfant, c'est l'Ascension des pompes !

Joseph, dit madame, courroucée, à son domestique, vous savez que je vous ai défendu d'entrer dans ma chambre sans frapper.

— Oh ! madame peut être tranquille, je ne me serais pas permis... J'ai d'abord regardé par le trou de la serrure, et je ne suis entré que lorsque j'ai vu que madame avait fini de s'habiller.

Réponses et questions.

La réponse au logogriphe est : *rosier*. Ont répondu juste : Mme. L. Orange, Genève ; MM. F. Masméjan et Sandmeyer, Lausanne ; Paul Reymond, Yverdon ; Beau-sire, Moudon ; Guignard, Villars-Bramard ; Thuillard, Crissier ; Bastian, au Grenet ; Guillet, Chaux-de-Fonds ; L. Demont, St-Prex ; Duparc, à Genève, et Parisod, au Tronchet, à qui la prime est échue.

Logogriphe.

Lorsque je suis belle et brillante,
Je puis flatter l'orgueil de l'homme fastueux ;
Mais retournez mes pieds, dorée, appétissante,
A l'écolier friand je dois plaire encor mieux.

Prime : une papeterie.

L. MONNET.